



# MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 13, HIVER 2009



---

100 Avenue McEachran Outremont, Québec H2V 3E6 | 514-948-4999

---



#### Mémoire Vivante

Numéro 13  
Hiver 2009

#### Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran  
Outremont, Québec  
H2V 3E6

514-948-4999

Courriel : [histoire.outremont@bellnet.ca](mailto:histoire.outremont@bellnet.ca)

#### Comité de rédaction

Francine Unterberg  
Jean De Julio-Paquin  
André Girard

#### Mise en page

Louis Perreault  
[www.louisperreault.com](http://www.louisperreault.com)

La société d'histoire d'Outremont  
est membre de la FSHQ.



Fédération  
des sociétés  
d'histoire  
du Québec

## SOMMAIRE

Page couverture : Le parc Saint-Viateur. Photo : Jean De Julio-Paquin

|                                    |   |
|------------------------------------|---|
| HISTOIRE ET PATRIMOINE             | 3 |
| FRANÇOIS DOLLIER DE CASSON         | 4 |
| ART ET DESIGN MODERNES À OUTREMONT | 6 |
| A MONTREAL FURRIER'S STORY         | 7 |
| DU GAZ À OUTREMONT                 | 8 |
| OUTREMONT NORD                     | 8 |

### LE PARC SAINT-VIAEUR

Au début du siècle dernier, l'espace à partir de l'avenue Bernard jusqu'à leur résidence avait servi de cour de récréation aux élèves sourds et muets puis aux jeunes recrues des Clercs de Saint-Viateur. Entre autres, on avait ombragé l'endroit dans sa partie centrale par des plantations d'arbres dont certains subsistent encore. Devenu la propriété d'Outremont, la ville y développe le parc actuel à partir de 1926. Selon l'étude de Bisson, Aristide Beaugrand-Champagne aurait aménagé et érigé, en 1927, sous la supervision d'Émile Lacroix, directeur de la municipalité, le pavillon central, le pont arqué et le plan d'eau circulaire. Plus tard, on déroulera des tennis et on construira une clinique médicale publique à l'arrière. Puis l'entrepreneur Pierre Guy



Peinture de G. Latour représentant le Parc Saint-Viateur pour le journal La Presse en 1931.

Daviau et les architectes Perreault et Gadbois érigent le Royal York, au coin de Querbes, qu'on voulait être à Outremont le pendant des conciergeries bourgeoises de la rue Sherbrooke Ouest. Enfin, à l'angle de Bloomfield et de Bernard, pendant un quart de siècle, un golf miniature privé, baptisé Tom-Tom, servira d'endroit de détente «intergénérationnelle» pour les résidents des alentours. La compagnie Steinberg l'achète et construit en 1939 un marché d'alimentation avec libre service, qui serait le premier du genre au pays. C'est le prélude à une «cinquième saison».

**André Girard**, avec des données de Jean Leblanc, des archives d'Outremont.

# HISTOIRE ET PATRIMOINE

par André Girard



L'histoire retrace le passé. Le patrimoine enrichit le présent. Il y a eu l'aménagement des lieux, il y a eu ceux qui les ont habités et il y a ceux qui les peuplent désormais. C'est là l'ensemble d'un héritage commun qui colore l'environnement. Plus de 120 membres de la Société d'histoire d'Outremont s'emploient à le répandre.

## Ces vieux papiers qui rajeunissent

Il y a sans doute le recyclage, mais il y a aussi la conservation ! Et la transmission...

La mise en ordre des archives de la Société est commencée, grâce à une substantielle subvention de Bibliothèque et Archives nationales pour couvrir le secrétariat et l'achat de matériels de classement. Le projet durera jusqu'à la fin de février 2009. Dans son message lors de la transmission de cette aide, la présidente-directrice générale, Madame Lise Bissonnette, spécifiait :

« Cette somme (...) vise à rendre les archives québécoises de nature privée accessibles à l'ensemble de la collectivité ».

Sous la supervision de Jean LeBlanc, Laurent Bouthillier, étudiant en archivistique, assure, bénévolement lui aussi, cette tâche. Ensuite, l'accessibilité rendra tous ces fonds disponibles, selon la volonté des donateurs s'il y a lieu. D'où ce rappel : tant de greniers (ou d'attiques?) à Outremont recèlent des trésors de documents, de photos, d'actes notariés anciens, de relevés topographiques, de généalogies, de publications... La Société est prête à les entreposer.

Ainsi, il y a peu, Monsieur Louis Bruneau faisait don d'un spicilège dans lequel on retrouve des centaines de découpages de journaux montréalais datant du dernier quart du XIXe siècle, où une ancêtre colligeait tout ce qui était publié sur Outremont. Une collection qu'aucun moteur de recherche ne permet de dégager pour l'instant. Madame Gaétane Marsot a enrichi la collection de livres par deux ouvrages historiques assez anciens sur l'arrondissement, non réédités, non trouvables ailleurs. Monsieur Maurice

Comeau y est allé d'un film de 16mm. Enfin, le Club de Curling d'Outremont, avant de se joindre à celui de Ville de Mont-Royal, a confié une partie de sa collection de trophées et de photos centenaires.

## Ces peintures qui colorent

Donc, en juin prochain, la Société présente à la galerie d'art d'Outremont une exposition d'œuvres picturales et littéraires qui racontent le milieu depuis longtemps. L'appel aux artistes et aux collectionneurs porte des fruits abondants. Déjà, plus de 35 auteurs et amateurs proposent au-delà de 60 pièces qui, toutes, célèbrent un coin ou l'autre du patelin depuis ses débuts. Et le comité en charge – Jean A. Savard, René Soudre, Jean De Julio-Paquin, Gilles Boisvert, André Girard – reçoit de jour en jour de nouvelles offres de prêt. Au jury de sélection de s'en tirer ! Ses critères reposent sur trois assises : la valeur artistique, patrimoniale, de collection. Ce sont les connaisseurs Savard, Soudre et Paquin, avec l'aide de Gilles Brown, galériste, qui constituent ce jury. Robert Poulin, responsable de la galerie d'art, prévoit un affichage serré. Un catalogue d'exposition sera produit. Quant aux livres qui racontent Outremont, l'étalage sera préparé par le personnel de la Bibliothèque Robert-Bourassa, sous la responsabilité de sa directrice, Christiane St-Onge.

Vous viendrez vous approprier tout Outremont, entre le 1er et le 14 juin prochains ? Ce sera l'époque des visites scolaires, pendant le jour, avec parents et éducateurs ; ce sera la période ensoleillée des promenades du soir et de fin de semaine...

## Cette nomination qui honore

Dinu Bumbaru, de Héritage Montréal, membre de la Société, également auteur d'aquarelles sur Outremont, a été reçu membre de l'Ordre du Canada. Où l'on voit que l'art et le patrimoine vont de pair.





Après le décès de Dollier de Casson, son successeur, François Vachon de Belmont, reproduit, en 1702, sa Description générale de l'île de Montréal divisée par costes... avec la liste de leurs concessionnaires, y compris les dimensions de leur censive. Au bas du plan, on voit, au bord du fleuve, des costes identifiées mais mal délimitées (St-Charles, Ste-Marie), alors que, de part et d'autre du lac St-Pierre, se distinguent bien les costes St-Pierre et St-Paul avec front sur l'eau. (Fig. 2)



Figure 2 – Extrait du terrier de 1702.

Puis, au cœur de l'île, au nord du mont Royal, on aperçoit les plus récentes costes. La première et la plus petite à droite, la coste Ste-Catherine (sic) date de 1694. À l'ouest de celle-ci, greffée à la montagne mais d'orientation différente, la coste Notre-Dame-des-Neiges (1698) et, plus au nord, la grande coste St-Laurent (1700). Deux autres se trouvent plus à l'ouest, les costes Notre-Dame-de-Liesse et Notre-Dame-des-Vertus.

Pour établir la côte Sainte-Catherine, le seigneur Dollier de Casson demanda à l'arpenteur Bénigne Basset d'aller fixer une ligne de base est-ouest dans la forêt à une distance de plus de trente arpents au nord du mont Royal, presque au centre même de l'île. Par la suite, il accorda, le 9 novembre 1694, aux trois frères Tessier dit Lavigne et aux trois frères Gervaise, des cousins, six concessions de cent arpents chacune « complantées en bois et soituées dans la forest de messieurs les seigneurs vis-à-vis de la montagne » dans l'ordre indiqué dans le contrat rédigé par le notaire Antoine Adhémar. (Fig. 3)

En maintenant le générique de « coste » pour désigner ce nouvel habitat, sans aucun rapport avec le fleuve, une rivière ou un lac, Dollier créa un précédent. Il donna au mot une nouvelle signification par analogie. Il localisa dans l'île de Montréal des côtes qu'il ne faut pas prendre pour des pentes ! C'est une originalité montréalaise que la carte manuscrite de 1702 révèle fort bien.

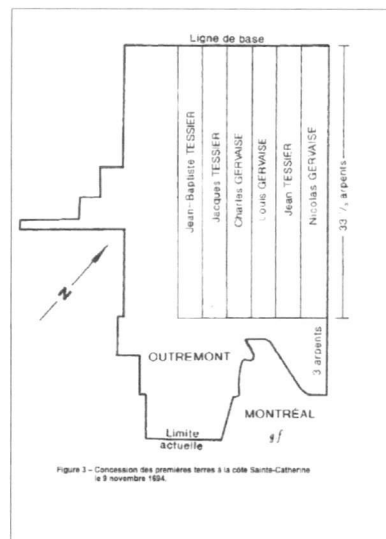


Figure 3 – Concession des premières terres à la côte Sainte-Catherine le 9 novembre 1694.

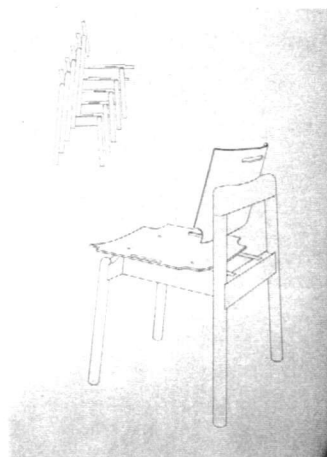
Sulpicien, missionnaire, explorateur, supérieur, seigneur, architecte, géographe, historien et fondateur de la côte Sainte-Catherine, entre autres, François Dollier de Casson (1636-1701) aurait bien mérité que son nom soit au moins donné à une rue de Montréal, lui qui y a ouvert les toutes premières, ou à Outremont, dont il a jeté les assises. Mais non, rien ne rappelle le souvenir de cet ancien et valeureux bâtisseur. Un autre oublié de notre histoire !

# ART ET DESIGN MODERNES À OUTREMONT À LA FIN DES ANNÉES 40

par René Viau

Les amateurs d'art plus âgés sans doute s'en souviennent. À la fin des années 40, Outremont est en partie liée avec l'aventure de l'art moderne québécois. Boulevard Saint-Joseph, l'atelier des frères Viau expose ces artistes qui font à l'époque scandale. Le lieu se veut en même temps une rampe de lancement en faveur du design québécois actuel pour lequel se battent, envers les goûts frileux d'alors, Guy et Jacques Viau, mon père et mon oncle.

Après son diplôme à l'École du Meuble, de 1946 à 1948, Guy Viau, est à Paris. Boursier, il s'intéresse à la fabrication en série de meubles contemporains. Revenu au pays, Guy Viau s'associe avec son frère Jacques, aussi finissant de l'École du Meuble. Ensemble, ils ouvrent en 1948 au 425 boulevard Saint-Joseph ouest l'atelier des frères Viau. Guy Viau veut alors faire au Québec ce qu'il a appris en France: produire des meubles en petite série. Pionnier du style moderne, Guy Viau s'était déjà lancé en 1946 dans des premiers essais dont l'exécution est prise en charge à l'atelier de Louis Jacques. En parallèle, les expositions d'art contemporain se succèdent boulevard Saint-Joseph : Borduas en mai 1948, les tissus peints de Mousseau peu après, John Lyman, peintre et animateur de la Société d'Art contemporain, puis de nouveau Borduas en 1949. Après la parution de *Refus global*, en août 1948, mon père proteste auprès des autorités face au renvoi de Borduas de l'École du Meuble.



Chaises empilables dessinées par Guy Viau pour un concours lancé par le Musée d'art moderne de New York en 1950.

Quelques exemples témoignent des meubles au design novateur imaginés par Guy Viau. Exécutés par les artisans de G.H. Randall Compagny, un ensemble de salle à manger incorpore une table transformable ainsi qu'un buffet en merisier verni. Le buffet repose sur des tasseaux en zigzags qui soutiennent également une tablette qui le surplombe. Aux côtés d'un tel modèle exclusif, les séries de 12 meubles, fabriqués par Louis Jacques, sont les fers de lance des frères Viau. Le dessus en acajou africain d'un secrétaire aux contours profilés est traité en épaisseur. Les proportions s'accordent aux nouvelles exigences de

fonctionnalité du meuble dans l'espace. Les pieds sont fuselés. Avec ce meuble, Guy Viau et Louis Jacques raflent le deuxième prix des Concours artistiques de la Province de Québec en 1949. Tiré à plus de 24 exemplaires, ce bureau a été leur grand succès. Autour de ce secrétaire se déclinaient chaises et tables basses empruntant certains éléments identiques. Ces astuces permettaient de baisser les coûts de revient.

Hélas, face à l'importation américaine, meilleure marché, et aux goûts conservateurs de la clientèle, les frères Viau et leur partenaire Louis Jacques qui se chargeaient de l'exécution, n'ont guère le choix: croître ou mourir. Il leur faut envisager des espaces de stockage, s'équiper en machinerie, engager de la main d'œuvre mais les capitaux leur manquent. Ils misent alors sur des projets de tables basses, des objets décoratifs de petits formats. Peine perdue! Ces innovateurs déposent en 1950 leur bilan. Louis Jacques les suit en 1951. En 1958, Jacques Viau ouvre avec Bernard Morrisset, un magasin proposant des meubles danois en teck, de la verrerie et de la coutellerie, des luminaires et des textiles, boulevard Décarie à Ville Saint-Laurent. L'entrée principale est flanquée d'une sculpture d'Armand Vaillancourt. Quant à mon père, peut-être fut-il un trop bon peintre, critique d'art et animateur sur la scène artistique pour avoir persisté dans le difficile métier de créateur de mobilier contemporain?

En parallèle avec la peinture et l'enseignement, il devient journaliste à la radio et à la télé, à Radio-Canada, à l'ONF. Il continue à écrire. On le retrouve dans beaucoup de journaux et de revues de l'époque, du *Devoir* à *Cité Libre*, comme l'un des grands propagandistes de l'art et du design



Meuble de Guy Viau dessiné à l'atelier du 425 boulevard Saint-Joseph ouest à Outremont.

contemporain. À la télévision, beaucoup de ses reportages éveillent le goût du public à l'art. Bientôt, il va dépoussiérer le Musée du Québec. Avec lui comme nouveau directeur, la fréquentation bondit jusqu'à atteindre 334 000 visiteurs en 1965. Il sera nommé à la Galerie nationale d'Ottawa en 1967. En 1971, peu de temps avant sa mort, il se remet au dessin, sur les bords de la Seine à Vetheuil, encouragé par ses amis Jean-Paul Riopelle et Joan Mitchell. Guy Viau venait alors de fonder le Centre culturel canadien à Paris. Dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, un parc porte depuis 1988 son nom et honore sa mémoire.



Pionniers du style moderne, Jacques et Guy Viau se font également les héritiers de la tradition de l'ébénisterie de haute qualité comme le montre cet ensemble de salle à manger en merisier verni avec piètement en zigzag.

À gauche : Guy Viau avec un étudiant à l'École du meuble.

## A MONTREAL FURRIER'S TALES

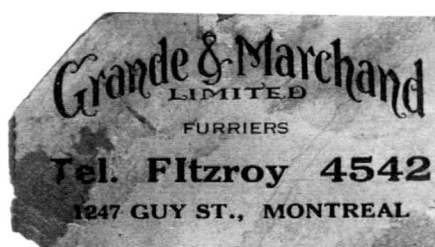
par John K. Grande

*Dès ses origines au début du XVIIIe siècle, la Côte Sainte-Catherine, devenue Outremont en 1875, eut des citoyens qui étaient autant chasseurs que fermiers. Puis, au siècle suivant, ce furent des coureurs des bois et des marchands de fourrures. Témoin, de 1841 à 1863, l'actuel hôtel de ville logeait un employé supérieur de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Puis devenus plus sédentaires, plusieurs de leurs successeurs ouvrirent à Montréal des commerces de fourrure. McComber, Cusson... Dont celui-ci.*

My father, Albert Edward Grande, John Grande's grandfather, was a Montreal furrier whom all Montrealers in that business knew. He started out working at Peck Brothers wrapping parcels, probably in the 1910's, but soon after he was hired by the furriers "Lévesque & Rinfret" for whom he became a traveling salesman. Representing Lévesque & Rinfret, Albert Grande would travel with his sample case of furs as far west as Victoria, B.C., as well as to Vancouver, Winnipeg, Edmonton, Calgary. I remember receiving cowboy postcards from him when he traveled regularly by train out west and across Canada selling furs. His company eventually became "Rinfret & Marchand".

Everything came to a disastrous halt in 1929 following the stock market crash and the great depression. We have moved in 1925 from 2273 Hutchison St. — the numbers were different then — to 880 Hartland Ave., our first home of our own. And dad had even acquired an Essex motorcar and then an Auburn! But come the Crash we lost our Auburn and Albert lost his job. Rinfret & Marchand failed when Rinfret disappeared. For a while Albert Grande sold Ash electric neon signs for a living. Quite soon after, he got together with his friend Marchand. They formed

the "Grande & Marchand" fur company. Its original location was 1247 on the east side of Guy St., just south of Ste. Catherine St. A few years later they moved to their final location at 1450 Ste. Catherine St. West at McKay St. This much larger store was better suited to their needs. Mr. Marchand was the maker and fitter of coats, having a small factory in the basement. Albert was the super salesman, the buyer of furs for the store and the bookkeeper.



Grande & Marchand kept going for a long time until Mr. Marchand was to retire. His wife insisted he retire, so the store had to wind up its affairs, closing eventually in the late 1950s. The furrier Albert Grande, however,

was not ready to retire. He had heard of a British fur company, Swears & Wells, and told them that he wanted to open up a branch in Montreal. To make a long story short, Albert Grande became the first Canadian manager of Swears & Wells Canadian store, located right across Peel St. from the Mount Royal Hotel. Albert Grande stayed on there until he really did retire in 1968. Soon after he went into hospital and died there in May 1969, when I was serving as Canadian ambassador to Norway. Albert Grande's whole interest — his life — was furs and when that was taken away from him I guess he lost interest in everything else. His wife, Marion (née Kinnear of Kinnear's Mills, Quebec) was also very sick and bed-ridden, and still lived at 880 Hartland when her husband died.

# GAZ ET ÉLECTRICITÉ À OUTREMONT

*Yves Chatel, retraité de Hydro Québec, en a fouillé les archives. Longtemps, c'est la Montreal Light, Heat & Power Consolidated qui a fourni gaz et électricité à Outremont. Intéressants extraits des 30 clauses du contrat notarié passé par la ville (traduction) :*

Lors de la tenue spéciale d'un conseil de la Ville d'Outremont (...), le 30 juillet 1904 (...), il a été proposé (...) que la copie du contrat pour les droits d'électricité et de gaz de la ville soit approuvée (...). Quant à l'éclairage électrique, illuminer les rues, sections de rue, ruelles et places publiques de la dite ville. (...). Le dit contracteur fournira un éclairage électrique disponible jour et nuit aux résidents de la dite ville situés pas plus qu'à 250 pieds des lignes majeures de la compagnie. (...). Les entrepreneurs s'engagent à pourvoir sur réquisition de la ville pendant trente ans. (...). Ils promettent et acceptent en plus de fournir et de distribuer aux citoyens (...) le gaz pour la cuisine, l'éclairage, le chauffage.

*Puis, trente ans plus tard, une note de service :  
Ce droit exceptionnel arrive à échéance le 24 août 1934.*

## OUTREMONT NORD

*L'historien Pierre Tousignant a publié en 1990 un article bien documenté sur le peuplement du quartier nord d'Outremont au début du XXe siècle. Alors que les célébrations du centenaire de la paroisse Saint-Madeleine s'achèvent, en voici quelques lignes.*

Selon que les maisons étaient à logement unique ou en comportaient deux (l'un au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage), l'évaluation immobilière se chiffrait de 600.00 à 1000.00\$ et de 1200.00 à 2200.00\$. La généralité des loyers annuels variait entre 70.00 et 120.00\$ et leur valeur moyenne se comparait à celle des quartiers de Montréal en pleine expansion au nord de l'avenue Mont-Royal.

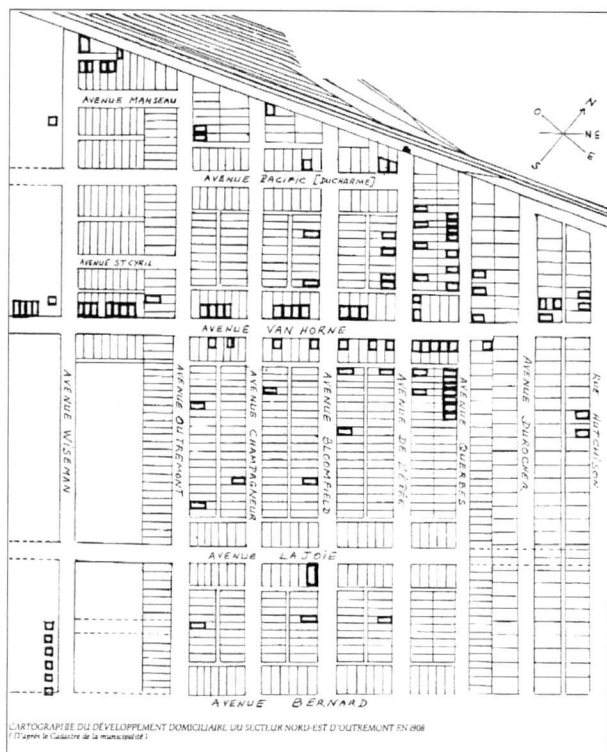
La cartographie du développement domiciliaire montre à l'évidence que l'avenue Van Horne constituait l'artère résidentielle principale avec une soixantaine de demeures étalées depuis la rue Hutchison, aux limites de la municipalité, jusqu'au delà de l'avenue Wiseman. D'autre part, l'avenue Van Horne commençait à prendre une apparence commerciale avec ses magasins d'alimentation tenus par des bouchers et des épiciers résidant dans le quartier, ses quelques boutiques de produits de confiserie, de pièces d'étoffes et d'articles de mercerie (« dry goods stores »). On pouvait également s'y approvisionner de bois et de charbon auprès de marchands locaux. (...)

La majorité canadienne-française partageait avec la minorité anglophone les mêmes conditions de vie socio-économiques. Il s'agissait d'une population composée principalement de prolétaires et les clivages entre ces travailleurs tenaient essentiellement au statut professionnel que leur conféraient les différents métiers. S'il y avait de nombreux journaliers et charretiers, une plus forte proportion se classait parmi les artisans et les ouvriers spécialisés, qu'ils fussent ferblantiers ou forgerons, tailleurs de pierre ou maçons, menuisiers ou charpentiers, mécaniciens de locomotive ou machinistes. Plusieurs étaient à l'emploi du Canadien Pacifique et ceux qui s'attribuaient la fonction de « contremaîtres » dirigeaient de petites équipes d'ouvriers. Le cinquième des chefs de famille étaient propriétaires de leur demeure mais ceux-ci se confondaient facilement avec la masse des locataires. Il n'y avait aucune commune mesure entre leur situation et celle des prospères et influents citoyens des quartiers Sud et Ouest qui monopolisaient la direction des affaires municipales. (...)

Dès son entrée en fonction, le curé fondateur dut faire face aux dures réalités sociales et économiques de son milieu paroissial comme en témoigne son premier rapport daté du 17 janvier 1909 où il note laconiquement : « J'ai encore près de 50 familles sans ouvrage » - ce qui représentait un taux de chômage très élevé affectant pratiquement la moitié de ses paroissiens.

### Source :

Tousignant, Pierre. *La population du quartier Nord d'Outremont à l'époque de la fondation de la paroisse Sainte-Madeleine*. Dans : *Échos et souvenirs – 80 ans en mémoire*. Paroisse Sainte-Madeleine. Madeleine Dionne-Tousignant éditrice. Outremont, 1990, pages 3-12.



Cartographie du développement domiciliaire du secteur nord-est d'Outremont en 1908 d'après le cadastre de la municipalité. Les rectangles en gras représentent les bâtiments construits à cette époque.